

En quelques lignes brèves et sèches, elle avait annoncé à sa mère son retour prochain.

Henri Valdas possédait au Crotoy une sorte de château qui lui venait d'un oncle et qui avait été loué pendant de longues années à une famille du pays. Les locataires étant venus à disparaître, Mme Duperray alla visiter cette propriété qu'elle ne connaissait même pas, et dont son mari avait toujours paru faire peu de cas. Mais elle fut charmée par l'aspect pittoresque de la vieille demeure, au pied de laquelle les vagues venaient se briser à chaque marée. Le parc qui s'étendait par derrière la ravin avec ses allées ombreuses ; le bruit du vent qui gémissait dans les sapins, se mêlant au bruit de la mer, séduisit l'âme réveuse et poétique de Luce, et les deux époux décidèrent d'y passer l'été.

C'est là que Madeleine Valdas était venue rejoindre sa mère le mois précédent.

Si Mme Duperray avait espéré beaucoup de ce retour au foyer, son espoir fut bien vite déçu. La jeune fille vivait absolument en étrangère au milieu des autres, ne quittant son appartement que pour errer seule dans les allées du parc, ou aller s'isoler dans les dunes, accompagnée de Bruce, son chien favori, un superbe setter irlandais qui lui venait de son père.

Le jour de son arrivée au château, lorsque sa mère l'avait appelée pour le dîner, elle avait interrogé brièvement :

—Ne pourrais-tu m'épargner cette corvée de manger avec ces... gens, maman? je préférerais de beaucoup être servie chez moi.

Mais à la vue des larmes qui avaient soudain jailli des yeux de Mme Luce à cette question, la jeune fille avait déclaré en haussant les épaules :

—Allons! n'en parlons plus! mais, de grâce, ne prends pas avec moi ces airs de victime qui m'exaspèrent! Sèche tes larmes... je descendrai à la salle à manger.

Et Madeleine avait pris place à la table de famille. Mais elle ne s'était jamais départie de sa réserve hautaine, ne répondant à toutes les avances que par une froideur gaciale.

Gardant cependant un silence farouche, elle ne semblait même pas entendre un mot des conversations qui se tenaient autour d'elle.

Comme disait Liette qui ne cessait de l'observer :

—Madeleine est toujours sortie.

La jeune institutrice ne connaissait guère sa belle-sœur; elle ne l'avait entrevue à Lille que de loin en loin, et depuis quelques années—Madeleine restant enfermée dans son couvent—elle l'avait même perdue de vue tout à fait. Aussi fut-elle stupéfaite lorsque Mme Luce la lui présenta.

La merveilleuse beauté de l'héritière l'éblouit et la charma; elle admirait sans se lasser ce visage d'une pâleur mate, au masque tragique et superbe, ces grands yeux d'un brun sombre, cette bouche dédaigneuse, et par dessus tout ces magnifiques cheveux crépelinés, de ce ton ardent et doré si cher aux peintres Vénitiens.

—Qu'elle est belle, cette Madeleine! répétait-elle souvent à ses grands parents qui, cédant aux sollicitations de Mme Luce, étaient venus passer quelque temps au Crotoy.

On dirait un "Henner", déclara le vieux père Sonnier, grand amateur de peinture, et qui, lui aussi, ne cessait d'admirer Mme Valdas.

—C'est dommage que cette petite soit encore plus désagréable que belle, objectait la brave Mme Sonnier, que les grands airs de la jeune fille froissaient et mettaient souvent hors d'elle-même. Avec toute sa morgue et sa fortune, elle ne va pas à la cheville de notre Liette, ajoutait-elle ensuite in-petto.

Il est certain que les deux belles-sœurs ne se ressemblaient guère. Mme Duperray avait même espéré beaucoup de l'influence de Liette sur sa fille. Tout le monde subissait le charme de la jeune institutrice, qui était devenue bien vite la favorite des hôtes du château et des amis de sa belle-mère.

Il n'y avait pas de fête, pas de partie de plaisir sans Liette; c'était le boute-en-train de toutes les réunions. Les jeunes gens en raffolaient et papillonnaient sans cesse autour d'elle; les jeunes filles, elles-mêmes ne songeaient pas à la jalousser, tant elle appotait d'empressement à les faire briller, saisissant la moindre occasion de mettre en relief le talent de chacune d'entre elles. De leur côté, les parents, flattés, ne tarissaient pas en éloges. Aussi le nom de Liette Duparray était-il dans toutes les bouches!

Madeleine Valdas seule restait franchement hostile à la jeune institutrice et ne répondait à ses avances que par l'indifférence la plus dédaigneuse.

C'étaient toutes ces misères domestiques que le professeur Duperray venait de confier à son fils, lorsque des cris joyeux interrompirent leur entretien.

Une file de voitures s'avançaient dans l'avenue du château. C'était de ces carrioles de "maraîchers", comme on les appelle au Crotoy—sortes de véhicules primitifs et très légers, avec lesquels les matelots vont tous les jours recueillir le poisson qui se trouve dans les filets tenus à chaque marée au fond de la baie de Somme. Pendant la "saison", ces voitures sont louées aux baigneurs par les gens du pays pour les excursions à marée basse dans les petites plages qui bordent la grève depuis le Crotoy jusqu'à l'Authie.

Rien de plus pittoresque que ces promenades moitié sur le sable, moitié dans les flaques d'eau laissées par la marée en différents endroits.

Et que d'émotions pour les Parisiennes nerveuses, ayant peur de tout! Tantôt ce sont des sables mouvants dans lesquels le cheval et la voiture, semblent prêts à s'enliser; tantôt ce sont les eaux de la Maye gonflées par une marée plus forte. A de certains jours, le cheval, effrayé par cette eau courante, dans laquelle il enfonce jusqu'au poitrail, s'arrête court et refuse d'avancer. Alors, commencent les péripéties du voyage. Le matelot conducteur, habitué à ces frasques de sa Rossinante descend de son véhicule et déclare flegmatiquement.

—Faut sortir tous de l'voiture! la Rousse ne démarra point sans ça! — au grand émoi des voyageuses qui poussent des cris d'effroi et protestent énergiquement.

—Mais l'homme n'en démord pas.

—La Rousse ne démarra point que j'veux dis!